

# LA COURBE DE LA BASTILLE

## PARIS, LE 6 MAI 2012

PAR STÉPHANIE ÉLIGERT\*

*L'histoire est la suivante: un jeune homme, théoriquement franco-japonais, vit depuis 2006 à Paris, ville où il est notamment venu faire son éducation politique. De ce fait, il se joint spontanément à tous les mouvements sociaux d'ampleur, comme celui contre l'allongement du temps de travail en octobre 2010, et ici le rassemblement sur la place de la Bastille, le jour de la victoire du Parti socialiste au scrutin présidentiel, le 6 mai 2012. Ses perceptions ont été très statiques (puisque'il ne s'agissait pas d'une marche dans les rues), et cependant témoins de l'émergence d'un étrange mouvement de courbe par lequel – en une heure ou deux – des percepts révolutionnaires sont devenus des items de société de loisirs.*

\*

Dès que le métro de la ligne 1 est arrivé à la station Bastille, que les portes nous ont déversés sur le quai, les jambes légères, l'air a immédiatement pris une tournure hallucinogène, faisant comme auréoler chaque parcelle de la station d'une sorte de blancheur de flash doré. L'intensité était partout, horizontalisant l'espace, les circulations, les contacts. Arrivé au centre de la galerie souterraine de la Bastille, j'étais étourdi par cet amas d'énergies qui partaient en tout sens ; je ne savais plus quelle sortie prendre ; mon attention happée par chaque visage que je croisais, j'étais désorienté ; je décidai d'emprunter le rythme du premier groupe que je voyais, je le suivis. Mais on aurait dit qu'on traversait alors des sortes de plans séquences très brillants et brefs, qui avaient une forme cubique allongée ; chaque rencontre avec les gens venant en sens inverse semblait se produire dans une épaisseur d'air diamantin, étincelant, et cela du fait de cette atmosphère de fête qui accentuait la luminosité des ampoules du métro jusqu'à les faire ressembler à des bougies dans des globes de cristal.

Tout le monde se regardait, souriait ; les échanges fusaient et rebondissaient contre les porcelaines voûtées du couloir avec la vitesse d'un vol d'hirondelles. À un moment, on a croisé un groupe de jeunes hommes, dont quelque chose dans le maintien – un certain calme, une nonchalance particulière – laissait deviner qu'ils venaient du Val de Marne ; l'un d'eux, joint aux lèvres, a levé un doigt d'honneur, le visage heureux, en scandant avec euphorie « *Sarko-zy à Fleu-ry ! Sarko-zy à Fleu-ry !* » ; les gens que j'avais

suivis, et qui semblaient venir de l'Est parisien – du XI<sup>e</sup> peut-être –, manifestement plus bourgeois, leur ont aussitôt répondu par un « *Ouais !* » rieur, en applaudissant et en levant le poing. Cette circulation de la joie ne cessait pas : elle produisait des étincelles comparables tous les 5 mètres.

Dès que j'eus gagné les pieds des escaliers de la sortie vers le boulevard Beaumarchais, l'air que je commençai à recevoir – et qui m'arrivait par coulées descendantes entre les personnes devant moi, qui montaient – m'a immédiatement fait sentir que ce rassemblement était d'une densité exceptionnelle. Tout cela provenait de la lumière très singulière qui rayonnait de la place. Je me rappelle être même resté quelques instants figé au bas des escaliers – submergé par cette densité qui m'avait enveloppé d'un coup – pour fixer cette espèce de cadrage du ciel créé par la sortie du métro. Je fus frappé par l'éclat de l'air extrêmement contrasté, et qui était fait d'une sorte de gris perle lumineux et d'un noir mat, profond et énigmatique. En montant à peine quelques marches, la sensation de ce contraste s'accroissait encore, mais, cette fois, elle se précisa en me donnant un contact charnel incompréhensible avec un Paris lointain, historique.

J'étais bouleversé, non par l'émotion – qui était très grande, pourtant –, mais par le contact avec ce noir entêtant. De la façon la plus curieuse possible, j'avais l'impression de sentir sur mon visage des volutes d'air, tressées de suie, venues de 1848, ou même de 1788, et 1789 ; l'atmosphère avait une nuance de cendre lumineuse qui flottait et semblait se fixer seulement sur les arrêtes des immeubles, pour ourler davantage leurs reliefs. Cependant, parvenu en haut des escaliers, je cherchai la rue du faubourg Saint-Antoine – de laquelle il me serait plus facile de partir pour regagner mon domicile, situé rue de Bagnolet, au niveau du Père-Lachaise. Je commençai à longer les contours externes de la foule ; foule de laquelle je n'avais pas de perspectives, et qui pourtant semblait immense et s'étendre au moins jusqu'à Bercy. Je marchai lentement, presque incapable de m'orienter parce que chaque seconde, j'étais stupéfait de recevoir, arrivant directement de la foule, un souffle d'une puissance extraordinaire : c'était quelque chose d'horizontal, d'homogène et d'extensif, de débordant. Je n'arrivai qu'à tendre le visage vers le centre supposé de ce souffle, la colonne

\*Stéphanie Éligert vit et travaille à Paris. Elle a notamment publié des textes sur le site de poésie contemporaine Sitaudis.fr et dans la revue *Vacarme* (n° 57).

de Juillet. Sa forme érectile, sa légèreté graphique paraissait configurer la totalité de l'atmosphère : le ciel paraissait plus haut et plus voûté, et toujours fait de cette luminosité étrange, tissée de velours noir et d'un gris perle d'une grande clarté.

Toutes ces singularités que je vivais aux limites de l'hallucination s'accrochaient en moi tandis que je continuais à marcher. Et elles s'amplifiaient ; mais ce qui me saisit davantage, ce fut ensuite la rumeur vaste et plurielle, et pourtant unifiée, sans mots d'ordre ni chants d'aucune sorte, presque silencieuse, qui se dégageait de la place. Cette sensation était impressionnante. En marchant, on croyait effleurer les parois transparentes d'une vaste masse d'air, porteuse de sa propre vibration, de sa propre pression atmosphérique, de sa lumière et de son pouls. Arrivé au niveau de la rue de la Roquette, la foule était de plus en plus nombreuse ; des personnes arrivaient de partout – mais le plus étonnant était que si elles sortaient du métro, comme moi quelques minutes plus tôt – le corps engagé dans un climat festif –, j'en voyais un certain nombre partir se fondre dans cette masse d'air immense et calme, dans laquelle chacun semblait attendre quelque chose, dans un côté à côté compact, heureux et tranquille.

Ce n'est qu'au début de la rue du faubourg Saint-Antoine que j'ai trouvé un peu d'espace. Cela étant, je fus frappé de voir la rue vide ; je ne compris pas pourquoi le rassemblement ne débordait pas jusque-là. Avant de me retourner, et de faire face à la colonne de Juillet – dont je continuais à sentir, dans mon dos, les vibrations immenses agiter l'air –, je m'avançai un peu plus dans la rue. Des CRS que je n'avais pas vus m'arrêtèrent, en me signifiant « *le blocage de cet axe pour raisons de sécurité* » ; j'obtempérai, tout en étant étonné de ne pas les avoir remarqués – je ne m'expliquai pas comment eux dont, à l'ordinaire, la présence est si sensible, même lorsqu'ils sont en petit nombre, avaient perdu tout relief. La preuve me fut donnée que je n'étais pas seul à m'interroger sur cette anomalie car juste à côté de moi, une mère expliquait à sa fille, une adolescente d'une quinzaine d'années, que « *Ce soir, c'est vraiment la révolution, les policiers sont devenus sympas.* » Je fixai à nouveau cette rangée de CRS et en effet, je vis que leur regard avait perdu cette rigidité panoramique, certains fixant leurs rangers en songeant manifestement à autre chose qu'au maintien de l'ordre. C'est alors que trois ou quatre personnes de tout âge sont arrivées et ont déroulé – parallèlement à leur axe – une banderole de nappe cirée blanche d'une quinzaine de mètres, sur laquelle était écrit « *Pour une assemblée constituante* ».

À nouveau, cette sensation d'un présent feuilleté jusqu'à soulever une épaisseur oubliée de l'histoire de Paris me sauta au visage, comme l'effet d'un stupéfiant, d'un flash bouleversant mon corps et la stabilité

de son entour. Tout vacilla. Cela me troubla d'autant plus que j'avais beau scruter la profondeur de champ de cette rue, je ne voyais rien d'autres qu'une vingtaine d'estafettes de police et les grossières lettres lumineuses d'un marchand de meubles italien. En fait, la seule chose sur laquelle trébucha mon atten-

---

***Ce que je vis me sidéra : la place de la Bastille telle que je la traversais chaque semaine n'existait plus.***

---

tion, ce fut la transparence de l'air, dont le grain limpide n'avait aucun lien avec celui que je venais de respirer sur la place, au pied de la colonne. Quoique toute cette intensité commençât à me fatiguer, et que l'envie de m'asseoir devint très forte, je montai sur un trottoir relativement haut et me retournai. Ce que je vis me sidéra : la place de la Bastille telle que je la traversais chaque semaine n'existait plus.

Habituellement, j'arrive sur la Bastille par la ligne de bus 76, en provenance de Bagnolet, et dès qu'on passe l'arrêt dit de la Boule Blanche, mon attention, après avoir dérivé dans le vert d'eau et les dorures de la colonne de Juillet, est toujours frappée par la même sensation adjacente : du fait d'une légère inclinaison en pente de l'opéra Bastille vers la rue Saint-Antoine, qu'il domine, cette place dégage quelque chose d'annexe, de subsidiaire comme si au moment de la conception de l'opéra, elle avait été réduite à un bassin sans eau dont la colonne de Juillet aurait été l'ornement central. Cela explique, me semble-t-il, que chaque fois qu'on traverse cette place, on a l'impression de marcher sur une sorte de parvis factice, d'extension accessoire mise au service de cette monumentalité de verre vieilli. Cela explique encore – enfin, de mon point de vue – que lorsqu'on la traverse à pied, on a toujours aussi la sensation d'enjamber quelque chose ressemblant à un vide désagréable, un trou d'air vaguement hostile.

Toujours est-il que ce soir-là, lorsque du haut de ce trottoir, je pus jouir d'un plan large de la place, je fus absolument sidéré par la reconfiguration urbaine, architecturale que l'énergie de ce rassemblement avait créée. À la limite, on aurait dit que cette transformation était géologique tant ce n'était plus cette inclinaison en pente du plateau de la Bastille qui était sensible (du haut de l'opéra vers la rue Saint-Antoine), mais une formation en colline dont le point culminant était la base courbée – et le prolongement effilé – de la colonne de Juillet. Jamais cette place ne m'avait paru aussi vaste ; la densité du nombre de personnes présentes était si forte que, de là où je me trouvais, leur côté à côté très serré provoquait l'effet d'un second sol vibrant, ondulant qui espaçait outre

mesure la place, écartait, éventait même les façades circulaires – qu'on ne voyait plus.

Ainsi de la Banque de France – qui aurait dû être dans mon axe de vision – et que même au terme d'un effort aigu, je ne percevais plus. La colonne était seule, comme érigée fébrilement par cette masse

---

***C'est alors qu'une onde d'une netteté aussi haute et puissante qu'un cyclone déferla sur la place; des milliers de bras, de doigts d'honneur se levèrent.***

---

fluide, mouvante de gens; mais elle paraissait aussi détachée de Paris, floutée dans un stratus dont les nuances de gris perle – et l'éclat toujours lancinant de ce noir obscur, cendré sculptant – la faisaient flotter à quelques mètres du sol. Assez vite, je compris que ce stratus résultait des fumigènes brûlés ici et là autour de la colonne; pourtant, ceux-ci n'étaient pas suffisamment nombreux pour expliquer une telle autonomie atmosphérique (car en me retournant une nouvelle fois vers la rue du faubourg Saint-Antoine, je constatai que l'air y était toujours aussi transparent, comme imperméable). Sans doute la présence traversante de la Seine – entre la colonne de Juillet et la rue Saint-Antoine – expliquait que la fumée s'accrocha dans ses particules humides. Mais là même l'humidité et les fumigènes ne pouvaient pas suffire à produire une telle matière aérienne. Depuis lors, j'appris qu'avant 1789 on stockait à proximité de la Bastille la poudre de canons servant à l'armée royale. Cela avait-il un lien? Si oui, cette brume était littéralement fantastique.

En continuant d'observer, fasciné, ce stratus centré autour de la colonne – qui s'y accrochait comme les cumulus au pic d'une montagne –, je reçus un choc d'une intensité inouïe. Je ne sais comment exprimer la teneur de l'impact, mais soudain, revint en moi – pour *se calquer physiquement* sur ce que je voyais – une image entraperçue quelques mois plus tôt, dans l'édition d'une chaîne d'info continue. Il s'agissait des combats de rue à Athènes, au moment où les dirigeants de l'Union européenne étaient en train d'achever le premier plan de rigueur imposé à ce pays. Dans mon souvenir, le reportage comptait beaucoup de plans dont, sur le moment, m'interpelait une nouvelle fois le caractère international, interchangeable des révoltes urbaines (sous l'effet des fumigènes, ou des cocktails Molotov, il y a toujours un effacement des particularités d'une ville, faisant que tout cela peut se passer dans n'importe quelle zone urbaine du monde). Puis il y eut un bref insert, ne durant pas plus de 5 secondes, où l'on voyait l'Acropole flottant elle aussi dans un stratus de fumigènes, plus bleuté

et doré – sans doute une conséquence directe de l'atmosphère méditerranéenne –, avec, à sa base, une petite cinquantaine de personnes en train de lancer des projectiles à destination des forces de l'ordre, lesquelles étaient, je crois, repoussées hors champ.

Ce qui me sidéra, c'était la puissance *instantanément schématique* de cette image; je veux dire que ce n'était pas l'Acropole qu'on voyait, mais une idée de l'origine de la démocratie – les colonnes, la forme de la toiture – avec, collées sur cette idée, des petites silhouettes révolutionnaires. Sans le vouloir – enfin, je le suppose –, le caméraman avait produit un blason insurrectionnel, dont en plus, le choix de le réduire, au montage, à un bref insert avait encore accru la puissance stroboscopique. De fait, tout le reste de la soirée, alors que j'avais des tâches rédactionnelles à finir, et que je m'y laissais absorber sans trop de difficultés, bien qu'elles fussent peu agréables (il s'agissait de la retranscription des premiers estimés de comptes semestriels d'un grand groupe français, dont l'une des branches était alors en situation de *profit warning*), cette image s'interposait en permanence entre moi et l'écran de mon ordinateur; le lendemain, encore, elle revint – la persistance rétinienne en avait été maximale.

Là, il se produisit exactement le même phénomène, mais beaucoup plus troublant du fait de sa lenteur, et de ce qu'aussi, parallèlement à cela, je doutais de son processus et de ses linéaments fantastiques, hallucinogènes. Pourtant, lorsque je relevai la tête et fixai la colonne de Juillet – de plus en plus impressionnante du fait d'un changement progressif de lumière (la nuit arrivant, le gris perle du début devenait plus sombre, semblable à la fourrure d'un chat chartreux, et le noir, de mat, devint brillant, élargi) –, je ne pus que constater la mise en œuvre d'une emphase obscure, quasi hugolienne, qui accentuait encore un peu plus le relief historique, dix-neuviémiste de la place et des gens dont, d'où j'étais, je ne percevais que le dos rebondi et illimité des têtes.

Mais alors que j'étais en train de dériver dans le sans-fond de cette observation (pêle-mêle, je sentais affluer des bouts d'histoires comme la grève Ravailion d'avril 1789, les traversées de la place en juin 1848, en mai 1871), un écran que je n'avais absolument pas vu s'alluma. Il était immense, et situé – d'où j'étais – sur la droite de la Colonne, à l'entrée du boulevard Richard-Lenoir; je le voyais de biais. L'image du président vaincu fut projetée. C'est alors qu'une onde d'une netteté aussi haute et puissante qu'un cyclone déferla sur la place; des milliers de bras, de doigts d'honneur se levèrent; le gris chartreux redevint brutalement très clair; la toiture nuageuse parut s'élever de cent mètres; des cris, des insultes joyeuses fusèrent de partout, et pulvérisaient le calme qui avait régné jusqu'alors; je me joignis à



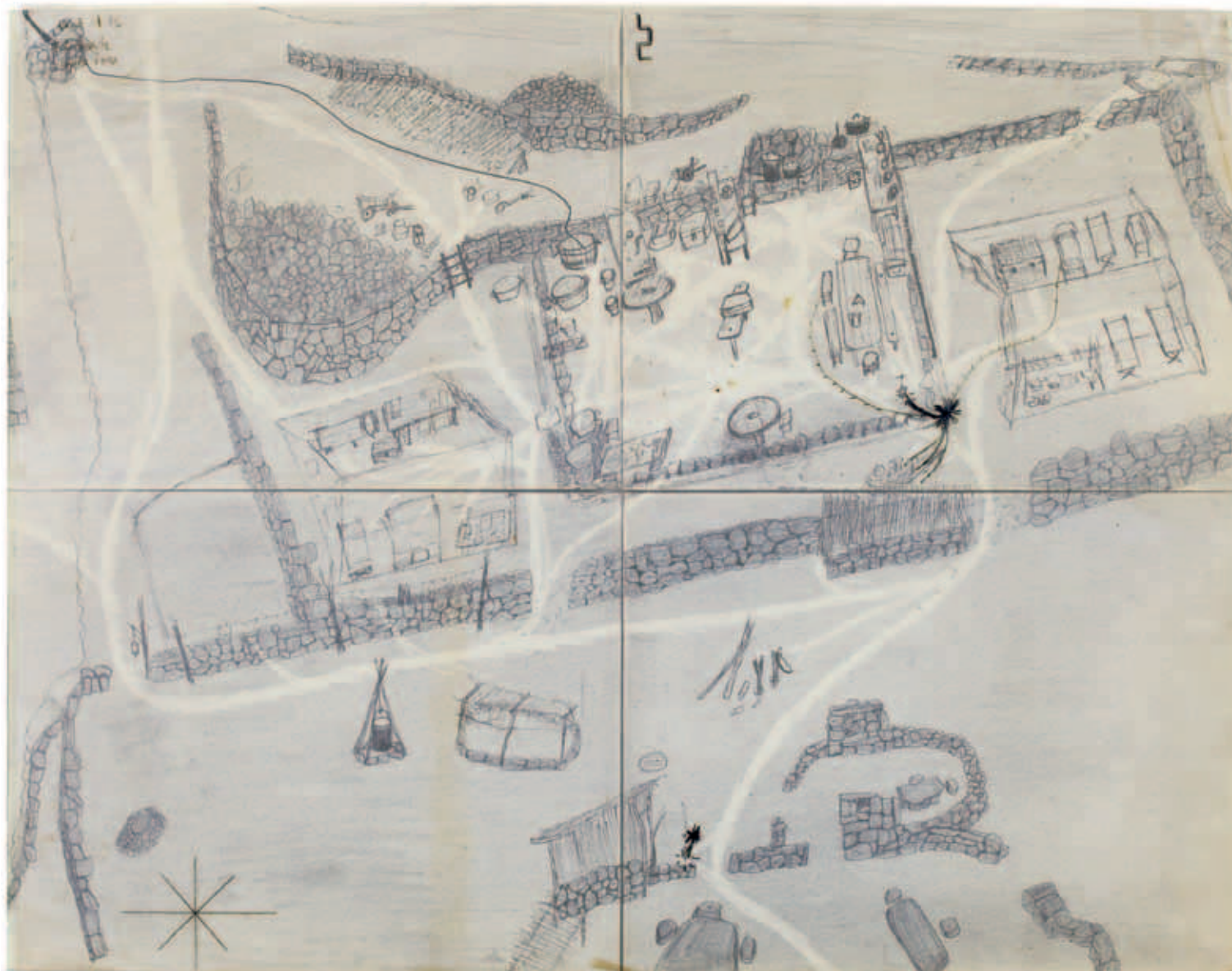
ce torrent, j'articulai moi-même quelques insultes, mais mon attention ne cessait pas de s'accrocher à la colonne, dont, toujours fasciné, j'absorbais l'intermittence iconique et grandiose.

À partir de cet instant, mon regard – et, je crois, celui de beaucoup d'autres personnes – effectua un régulier mouvement de courbe : du haut de la colonne, mes yeux descendaient lentement jusqu'à sa base, glissaient sur la foule par la droite pour remonter vers l'écran. Là, j'observai vaguement le président sortant dont l'intervention était diffusée par France 2 ; je fus frappé par ses yeux, qui ne cessaient de fixer le bord supérieur du cadre, qu'il semblait silencieusement implorer – le son n'était pas retransmis – qu'embastillé, on le libère. Il disparut et l'air se mit à bouger ; il y eut des sortes de torsades autour de la colonne, des roulements légers ici et là. Mais quelques minutes plus tard, une nouvelle vague réunifia la place, qui redevint unanimement hurlante : la présidente du Front national était en train de faire son allocution. Cela fut court, et comme

explosé, anéanti par la gigantesque charge sonore qu'on lui infligea.

Je me retournai vers la rue du faubourg Saint-Antoine. Bloquée par les CRS, elle était toujours aussi calme, et c'était d'autant plus étrange que si je me tournais un peu vers la gauche – la naissance de la rue de la Roquette –, tout était intense et compact, saturé de monde. Certes, ce calme provenait du blocage de la rue par les CRS ; néanmoins, cela n'expliquait pas ce phénomène climatique si curieux faisant que l'air cendré, teinté de ce velours noir emphatique ne pénétrât pas jusque là ; on aurait dit qu'il y avait une sorte de mur transparent, insensible, arrêtant les flux, comme ces coupe-vents de plexiglas qu'on installe sur les terrasses d'immeubles en hauteur. Et cette sensation semblait involontairement justifiée par les personnes tenant la banderole qui réclamait une « *assemblée constituante* », et qui discutaient entre elles, inattentives à l'énorme agitation qui se tramait pourtant sous leurs yeux, à quelques dizaines de mètres.





Soudain, autour de moi tout le monde se mit à sauter et à applaudir. Je supposai que le nouveau président apparaissait à l'image ; je me retournai pour le vérifier, mais ce que je vis, c'était la place de la Bastille elle-même, l'angle de la rue du faubourg Saint-Antoine où nous nous trouvions – beaucoup de gens en étaient très heureux et criaient à tue-tête : « *C'est nous, c'est nous, c'est nous!* ». Quoique j'eusse l'envie de me joindre à leur euphorie, je n'y arrivai pas bien, quelque chose m'en empêchant. Je continuais néanmoins à fixer l'écran, les plans sur la rue et de là, mon regard repartit vers la gauche, en glissant sur la foule, pour remonter vers le haut de la colonne. Elle semblait lentement se re-fixer à son socle ; le gris clair et le noir étaient en train de se modifier du fait – il était 20 heures 45, peut-être – que les lumières orangées des lampadaires s'allumaient petit à petit, et effaçaient rapidement la gamme de nuances qu'on avait pu sentir jusque là.

Un homme d'une quarantaine d'années, calme et souriant, qui était à côté de moi, me proposa le

joint qu'il était en train de fumer. J'acceptai avec joie et le remerciai pour sa gentillesse. Il m'expliqua le bonheur qu'il ressentait à l'idée de se réveiller, le lendemain matin, en l'absence du président vaincu ; il m'expliqua que l'atmosphère de Paris serait complètement changée, et qu'enfin, les choses redeviendraient normales. J'acquiesçai, et lui rendis le joint. Comme d'habitude, l'effet immédiat du shit était très agréable ; je sentais couler, par chacune de mes veines, une sorte de bonheur conceptuel, à la fois vague et précis. Mais à nouveau, tout le monde autour de moi se remit à lever les bras et à crier en cœur « *C'est nous! c'est nous!* ». Je levai les yeux vers l'écran, et constatai que l'angle dans lequel nous nous trouvions était à nouveau filmé.

En me concentrant sur l'image – je cherchais en particulier à vérifier si l'espèce de rupture climatique entre la Bastille et la rue du faubourg Saint-Antoine y était visible –, je remarquai que le logo de France 2 avait disparu du bord supérieur du cadre. Cela fut un choc foudroyant qui précipita cette question : qui

filmaient ces images ? Mon regard balaya avec une panique négative l'ensemble de la place ; et sans que la preuve m'en fût donnée, je sentis néanmoins que tout cela provenait d'une scène située sur ma gauche, que je voyais à peine car elle était installée au bas des marches de l'opéra ; ce devait donc être la base logistique du Parti socialiste qui pilotait cette animation.

Avant même de réfléchir à ce que cela signifiait, je fus saisi, non sans effroi, par une autre question : où étaient les caméras ? Ma perception devint vite paranoïaque ; chaque fenêtre haute que je regardais semblait nous fixer avec une hostilité diffuse ; le présent se dédoublait : je voyais le rassemblement et par dessus lui, comme une pellicule à peine perceptible, une action transparente s'y insinuer de façon perverse ; la possibilité d'être filmés – et dans le cas présent, de servir à une éventuelle exploitation marketing de l'événement (qui pouvait interdire au caméraman de faire des zooms, et de prélever nos visages ?) – fit comme diffuser sur mon corps une brume de glace.

Où aller ? Je supposai que l'espace situé derrière l'écran ne serait logiquement pas filmé ; en plus, de ce que j'en voyais, c'était un lieu de passage très dense, un échangeur – comme disent les ingénieurs du trafic autoroutier – entre la masse de gens venant de la rue de la Roquette et du boulevard Richard-Lenoir. Je voulus m'y précipiter, mais dès que je commençai à faire quelques pas, j'eus la surprise de voir que nous étions soudain très nombreux à bouger. Que se passait-il ? Sous l'effet accru du haschisch, j'avais beau vouloir m'arrêter pour observer cela, je n'y arrivai pas bien ; je continuai à vouloir fuir en direction du boulevard Richard-Lenoir, mais je ralentissais.

Je marchais en fixant le sol ; je m'en voulais de ne plus être fondu à cette atmosphère et quoique cela me semblât ridicule – parce que romantique –, je commençai à ressentir une nostalgie pour ce que nous avions vécu à peine une heure plus tôt ; je ne comprenais pas comment cela avait pu s'évaporer si vite. Mais alors que je partais en dérive intérieure sur ce lien obscur, mais manifestement décisif, entre l'élan révolutionnaire et l'évaporation, j'eus la sensation d'une énorme rupture, comme si j'avais trébuché, non dans un autre monde, mais dans une autre saison de l'année ; je ne savais plus quand j'étais. C'est que distraitemment, en pensant à tout cela, j'avais le regard perdu sur le bitume ; il n'y avait que des canettes vides, des mégots, des bouts de papier gras qui avaient dû entourer des frites, mais – sous l'effet d'une force très bizarre qu'aujourd'hui encore, je peine à saisir –, je sentis que tous ces déchets ne respiraient pas les fins ordinaires de manifestation ; au reste, dans mes souvenirs, et bien que les vendeurs de frites profitent toujours des grands mouvements sociaux pour vendre leurs produits, jamais je n'avais remarqué, comment dire, un tel *étant* de ces déchets.

Peut-être est-ce dû au fait que je circulais à l'arrière de l'écran, et que je me trouvais en quelque sorte dans ses coulisses, mais alors, d'une manière très concrète, je crus être le 21 juin, jour de la fête de la musique en France. Tout était identique : la promiscuité festive, les déchets au sol, la manière dont

---

***Où aller ? Je supposai que l'espace situé derrière l'écran ne serait logiquement pas filmé.***

---

l'ivresse des gens hystérisait une partie de l'atmosphère, leur circulation, qui n'était plus, comme à mon arrivée, unifiée autour de la colonne de Juillet, mais exécutée par petits groupes d'amis, canettes de bière à la main, yeux rougis et le corps pressé à bouger de site en site, quasi mécaniquement. Et quelque part – les variations climatiques journalistiques se répétant souvent d'une saison à l'autre –, je sentis que ce 6 mai aurait très bien pu être aussi un 6 octobre, et tout cela n'être encore qu'une Nuit Blanche.

Cela m'exténua. La Bastille tendant en plus à reprendre cette ambiance que je n'apprécie guère – avec son allure de bassin vide nous poussant, par son inclinaison, vers les commerces de la rue Saint-Antoine –, j'avais un besoin physique de retrouver le XX<sup>e</sup> arrondissement, le seul dans lequel je me sente bien. J'arrêtai un jeune homme et lui demandai si le nouveau président allait bientôt faire son allocution ; il rit de mon ignorance et m'apprit qu'il s'était exprimé il y avait un quart d'heure. Confus, j'essayai de lui expliquer que j'étais perdu dans mes pensées. « *Ce n'est pas grave* » poursuivit-il, avec une fine ligne généreuse dans le regard « *Toute façon, t'auras bien l'occasion de l'entendre pendant 5 ans.* » J'acquiesçai. « *Mais reste. Il va y avoir des concerts ; il paraît que c'est Noah le premier ; ensuite Hollande sera sur scène.* »

J'acquiesçai encore et le remerciai, mais à bout de forces, le nom de Noah – et tout ce que j'associais à ses concerts (des ambiances trop vastes de palais omnisports, de merchandising étale, d'agents de sécurité réglant les flux de circulation) – me persuadèrent de partir aussi vite que possible. Je me retournai vers la rue du faubourg Saint-Antoine : elle était toujours aussi transparente. En y arrivant, un CRS me regarda et ne m'empêcha pas de passer. Je rentrai rue de Bagnolet à pied et, arrivé chez moi, je m'endormis très vite.